

JEUNE FILLE ET ROI,

COMÉDIE EN UN ACTE MÊLÉE DE CHANTS,
Tirée d'une nouvelle de M^{me} DESBORDES-VALMORE.

PAR MM.

Labie et Joanny Augier.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Panthéon
le 20 février 1836.



Paris,
MARCHANT, ÉDITEUR,
Boulevard Saint-Martin, 42.

1836.

A Madame Desbordes-Valmore,

Madame,

Bayrische
Staats-
Bibliothek
München

*Nous lûmes, il y a peu de temps, une
petite nouvelle de vous; c'est vous dire
qu'elle resta gravée dans notre mémoire...
Et puis nous pensâmes au théâtre, nous
pauvres écrivains sans appui!.. Le petit
drame achevé nous le lûmes... Il fut reçu,
joué, et il obtint du succès, grace sans
doute au vol que nous vous ayons fait.*

*Ce n'est donc pas un remerciement que
nous vous adressons, c'est une excuse que
nous vous prions d'agréer.*

LABIE, JOANNY AUGIER.

Personnages.**Acteurs.**

CHARLES XII , roi de Suède.	MM. St-HILAIRE.
LE COMTE DE STEINBERG , premier ministre.	KLOPP.
GUSTAVE DE HESSE , son ne- veu.	LANSOY.
MATHIAS , vieil intendant.	GUILLOY.
CHRISTINE , fille de Stein- berg.	Mlle SARA.
Seigneurs, Gardes, Valets.	

*La scène se passe au château de Steinberg, près
Stockholm en 1705.*

IMP. J.-R. MEVREL,
Passage du Caire, 54.

JEUNE FILLE ET ROI.

comédie en un acte mêlée de couplets,



Le théâtre représente un riche salon, porte au fond, portes latérales; de chaque côté de la porte du fond, deux fenêtres masquées par de longs rideaux. A droite du spectateur une table sur laquelle est un échiquier. A gauche, un petit guéridon sur lequel il y a tout ce qu'il faut pour écrire; chaise et fauteuils.



SCÈNE I.

DE STEINBERG, MATHIAS,
CHRISTINE.

Au lever du rideau, à la droite du spectateur, Steinberg et Christine jouent aux échecs; Mathias auprès deux les regarde jouer.

MATHIAS. Si monsieur de Steinberg daigne me le permettre, je dirai mon avis...

STEINBERG. Dis, mon vieux Mathias; depuis si long-temps que tu es à mon service, tu as toujours eu ton franc-parler.

MATHIAS. Vous savez que je suis physionomiste.

STEINBERG. C'est incontestable!

MATHIAS. Eh bien!.. je vois d'ici que vous perdrez la partie...

STEINBERG. Tu plaisantes... un premier ministre de Charles XII serait battu par une petite fille de seize ans.

CHRISTINE. Cela s'est vu quelquefois, mon père...

MATHIAS. A qui le dites-vous, mademoiselle... vous avez connu feu madame Mathias; dans son état normal c'était la douceur même, mais elle avait des moments terribles...

STEINBERG. Elle te battait ?

MATHIAS. Non, pas précisément... mais quand elle voulait quelque chose et que je ne la satisfaisais pas à l'instant... Pan !

CHRISTINE, riant. Un soufflet !

MATHIAS. C'était plus fort qu'elle...

STEINBERG. Un soufflet vaut un coup d'épée...

CHRISTINE. Même avec une femme ?

STEINBERG. Non, alors on l'embrasse.

MATHIAS. C'est précisément là ce qu'elle voulait.

STEINBERG. C'est égal, Mathias, ton épouse se servait d'une arme bien dangereuse, pour une femme...

CHRISTINE. Pas plus que pour un homme, je pense.

STEINBERG. Si, mon enfant...

Air : Au temps heureux de la Chevalerie.

C'est un moyen que la raison abjure,
 Votre colère ou fait rire, ou déplaît ;
 Mieux vaut pour vous oublier une injure,
 Que vous venger en donnant un soufflet.

CHRISTINE.

Ah ! cependant, si toujours on pardonne,
 Toujours aussi l'on peut être insulté. .

STEINBERG.

Mais un soufflet !

CHRISTINE.

Je conçois qu'on le donne,
 A celui qui l'a mérité.

STEINBERG. Christine, Christine...

MATHIAS. Oh ! mademoiselle ne mettra jamais cette morale en pratique avec l'époux que M. de Steinberg lui destine...

STEINBERG. Certes ! déjà ta prescience accoutumée t'a révélé l'existence d'un prétendu...

MATHIAS. Ça se lit sur votre physionomie... je le vois d'ici... Ah !

En ce moment entre Gustave, il voit Steinberg et court se cacher derrière les rideaux de la fenêtre à gauche.

STEINBERG. Eh bien!.. que te prend-il donc?..

CHRISTINE. Une inspiration, sans doute.

STEINBERG. Alors, dis-nous le nom de ce prétendu?

MATHIAS, troublé. Son nom... je... oui... sans doute... (*A part.*) Je ne peux plus parler.

CHRISTINE. Eh! quoi?.. Mathias, ta science en physionomie est-elle donc en défaut... si Christine doit cesser d'être fille, celui qui amènera ce changement ne peut être que le neveu de mon père, le jeune Gustave de Hesse.

MATHIAS. C'est celui que je vois d'ici...

CHRISTINE. Echec au roi par la reine!

STEINBERG, brusquement. J'ai perdu la partie... Mathias, laissez-nous...

MATHIAS. Je me retire... (*A part.*) J'ai fait je crois, une gaucherie...

Il sort.

SCENE II

STEINBERG, CHRISTINE, GUSTAVE,
cache derrière les rideaux.

STEINBERG. Christine, vous n'avez pas, je pense, été assez hardie pour vous engager d'amour avec ce jeune homme?

CHRISTINE. Jeune... de vingt ans, mon père! c'est mon plus vieil ami: j'étudie tout avec lui; mais, je ne peux me ressouvenir quand j'appris à l'aimer, tant il y a déjà long-temps!

STEINBERG. Folie! vous avez été élevés ensemble chez sa mère, c'est un pur amour fraternel...

CHRISTINE. Du tout, du tout, je serais bien fâchée que Gustave fût mon frère...

STEINBERG. C'est pourtant tout ce que je peux faire pour son service; il est sans fortune... n'a que son brevet d'officier des gardes, et ma bonté...

CHRISTINE, *l'interrompant.* Votre bonté est immense, mon père! et puis, il est brave, courageux, et parle cent fois mieux que tous vos grands seigneurs... avec cela l'on se passe fort bien de richesses!

STEINBERG. Ma chère fille, il faudra l'oublier...

CHRISTINE. Je ne l'essaierai seulement pas, car je ne saurais comment m'y prendre... Mais vous-même, mon père, vous l'aimez...

STEINBERG. Pas assez pour en faire mon héritier...

CHRISTINE. Il le serait pourtant, si je mourais...

STEINBERG, *il la baise au front.* Heureusement ! il n'y a là que de la vie... aussi, je ne songe qu'à marier cette méchante fille...

CHRISTINE. Et vous nous rendrez les enfans les plus heureux de ce monde.

STEINBERG. Ma pauvre fille, vous avez été bien gâtée ! je vous ai donné trop de licence ! voilà maintenant que vous me demandez l'impossible ; soyez raisonnable, et pour vous distraire un peu, je vous enverrai à Stockholm ; votre tante vous présentera à la cour, vous verrez de belles choses ; vous connaîtrez notre jeune et brave roi...

CHRISTINE. Charles XII ! je ne souhaite pas le voir, on dit qu'il hait les femmes !

STEINBERG. C'est une calomnie ! Charles XII est un guerrier fier, indépendant ; il ignore, je l'avoue, ces petits soins, ces

prévenances que vous réclamez, habitué qu'il est à commander partout.

CHRISTINE. Il ne sait pas obéir, ce qui est bien plus difficile ! aussi, je doute fort qu'il ait du succès près des dames.

Air : Un page aimait , etc.

De droit divin nous naissons souveraines,
 Nous que le sort fit reines de beauté !
 Lorsqu'à nos pieds il demande des chaînes,
 L'homme ose-t-il parler de royauté !
 On est esclave alors qu'on nous implore ,
 Femme et despote, ordonnons le plaisir ;
 Et nos amans, nos sujets sont encore
 Trop heureux de nous obéir.

STEINBERG, souriant. S'il en est ainsi, il obéira... car il aime une femme...

CHRISTINE. Si c'est vrai !.. et... est-elle jolie ?

STEINBERG. Jolie et méchante... comme toi.

CHRISTINE. Comme moi... (*Souriant.*)
 Je ne l'ai pourtant jamais vu !

STEINBERG. Mais, il t'a vue, et il dit...

CHRISTINE. Que dit-il, mon père ?

STEINBERG. Que t'importe, d'un mons-

tre, d'un homme qui hait les femmes...

CHRISTINE. Ah ! mais il est roi ; que dit-il enfin, que peut-il dire ?.. je veux le savoir, mon père... Ah ! dites donc ?

STEINBERG. Christine, voudrais-tu être reine ?

CHRISTINE. Pourquoi faire, mon père ?..

STEINBERG. Mais, pour avoir une cour, des sujets...

CHRISTINE. J'ai tout cela, et je ne suis que la fille du premier ministre... Mais revenons au sujet qui m'intéresse... que disait Charles XII ?

STEINBERG. Rien... écoutez, ma fille, j'amènerai tout à l'heure un officier pour dîner avec moi, recevez-le bien... recevez-le avec déférence ; je vous le destine pour mari.

CHRISTINE. Et moi, je ne veux pas de lui.

Air : Pêcheur Napolitain.

STEINBERG.

Cet hymen me comble d'honneur
Et t'assure un destin prospère,
Pour ma fortune et ton bonheur !
Ma fille obéis à ton père.

Tu peux fixer par ce moyen
Et mon avenir et le tien.
Vraiment ta colère est gentille...

CHRISTINE.

Je veux épouser mon soldat !

STEINBERG.

Allons, terminons ce débat.

CHRISTINE.

Je le veux, ou je reste fille !

Reprise, ensemble.

CHRISTINE.

Cet hymen ferait mon malheur,
Gustave est l'époux que j'espère ?
Consentez à notre bonheur
Et nous vous bénirons, mon père...
Unissez par un doux lien
Et mon avenir et le sien.

Steinberg sort.

SCENE III.

CHRISTINE, GUSTAVE.

GUSTAVE, *sortant de derrière les rideaux.*
Quel'amour t'exauce, ma Christine...

CHRISTINE. Ah ! comment, tu étais là P..

GUSTAVE. Depuis un instant seulement, et je t'assure qu'il est doux d'entendre un avocat tel que toi, plaider une cause aussi désespérée que la mienne !

CHRISTINE. Désespérée ! comment ?.. la bataille est à demi gagnée, la colère de mon père m'effraie peu, ne le connais-tu pas, Gustave ?.. je t'en prie, ne soupire plus ; ne croise pas ainsi tes bras ; ne regarde pas le ciel avec cet air solennel ; je n'ai point envie de gémir, moi : je veux du bonheur, de la joie, un bal... Eh bien !.. l'amour accordera l'orchestre, et nous danserons gaîment au bal de notre mariage...

GUSTAVE. L'espérance t'abuse, Christine ; je connais ton père mieux que tu ne le connais toi-même...

CHRISTINE, *avec dépit.* Dites plutôt que vous ne me croyez pas destinée à augmenter la liste des amantes fidèles, en dépit même de la dernière preuve que vous venez de surprendre de ma bonne foi, espion ! ou bien serais-tu jaloux de quelque rival imaginaire ? que sais-je ? de cet antidote aux émotions tendres, du comte Ericson, peut-être ?

GUSTAVE. Ericson te déplaît, je n'en suis pas en peine ; il n'est pas d'ailleurs

plus riche que moi, je pense... mais...

CHRISTINE. Eh bien!.. pourquoi soupirés-tu encore ?

GUSTAVE. Ton père t'amènera ce soir un nouvel amant, et moi je serai oublié...

CHRISTINE. Vous le mériteriez pour oser le prévoir, pour m'offenser de vos soupçons !

Air : Si ça t'arrive encore.

Follement j'engageai ma foi !

GUSTAVE.

Ne dis pas cela...

CHRISTINE.

Je le pense !

Maintenant vous doutez de moi,
Voilà quelle est ma récompense ;
Mon ame avant de s'enflammer
Devait chercher à vous connaître,
Mon seul tort fut de vous aimer :
Je le réparerai... peut-être !

GUSTAVE. Il se pourrait !

CHRISTINE. Eh ! non, je plaisante... il est inutile de froncer le sourcil comme si tu allais te fâcher... Mon Dieu ! Gustave, que tu as une mauvaise tête ! elle te jouera

quelque méchant tour, je t'en avertis par amour pour toi...

GUSTAVE. Tu m'aimes donc bien réellement, Christine?

CHRISTINE. Je ne te l'ai dit que cent fois, ingrat ! tu dois être étourdi de la répétition d'un mot si court...

GUSTAVE. Il est toujours nouveau pour moi.

CHRISTINE. Eh bien ! nous nous aimons voilà qui est sûr ; mais puisque mon père ne veut pas donner son consentement à notre union, il faut l'attendre.

GUSTAVE. Et s'il ne veut jamais ?

CHRISTINE. Jamais ! est-ce qu'on craint cela ?..

GUSTAVE. Christine, je le crains.

CHRISTINE. Alors, il faudra toujours rester ainsi ; le bonheur ne s'augmente point par une désobéissance...

GUSTAVE. Je le pense de même... et tu es donc heureuse comme cela ?

CHRISTINE. Quelle demande ! je te vois tous les jours, est-ce qu'il nous manque quelque chose ?

GUSTAVE. Hélas !..

CHRISTINE. Je ne veux pas briser le cœur de mon père...

GUSTAVE. Non , mais le mien...

CHRISTINE. Gustave , si je ne suis pas ta femme avec le consentement de mon père , je n'en épouserai jamais un autre ; mais voilà tout ce que je peux te promettre.

GUSTAVE , avec colère. J'ai été bien fou ! Oh ! je mériterais... tout ce qui m'arrivera... avoir souffert qu'une passion absurde me trompât ! allons , il faut en finir... je ne payerai point la dette que je dois à ton père en lui dérobant son unique enfant ; adieu Christine ! je vais rejoindre mon régiment ; je compte sur la pitié d'une bonne bataille ; au moins tu penseras avec un peu de tristesse à celui que tu auras perdu.

CHRISTINE , s'asseyant suffoquée. Ah !

GUSTAVE , se jetant à ses pieds. Christine ! pardon , pardon !

CHRISTINE. Oh ! c'est infâme !

Air : J'en guette un petit.

Pourquoi vous faire un jeu de mes alarmes ?

GUSTAVE.

Chasse bien vite un cruel souvenir ,
Sous mes baisers je veux sécher tes larmes.

CHRISTINE.

Non, laissez-moi je devrais vous bannir.

GUSTAVE.

Quoi ? vainement, Christine je t'implore !

CHRISTINE.

Tous mes chagrins je ne les dois qu'à vous ;

(*A part.*)

Il est souffrant, il est à mes genoux ,

Ah ! je vais pardonner encore ;

Ami, je te pardonne encore.

GUSTAVE. Que tu es bonne !

CHRISTINE. Trop, peut-être... mais enfin ce n'est pas ma faute si je t'aime plus que tu ne le mérites... maintenant adieu ; cet étranger va venir... c'est un grand seigneur à ce qu'il paraît !.. il ne convient pas qu'il me surprenne en négligé...

GUSTAVE. Que t'importe ? tu ne veux pas l'aimer...

CHRISTINE. Non, mais je veux lui plaire...

GUSTAVE. Coquette !

CHRISTINE. C'est vrai ! il faut bien avoir quelque défaut, adieu !

GUSTAVE. Au revoir.

Christine sort.

SCENE IV.

GUSTAVE, *seul.*

Elle me fuit... vive et folle comme un enfant, tout à l'heure elle pleurait, et maintenant joyeuse, elle va revêtir son beau costume, s'armer de toutes les ressources de la coquetterie pour séduire et désespérer mon rival... O ! femmes, femmes, je ne comprendrai jamais votre tactique !

Air des Frères de lait.

Dans les combats j'ai figuré naguère,
 J'ai su braver, j'ai pu donner la mort ;
 Mais autrement vous nous faites la guerre,
 Votre adversaire hélas ! a toujours tort
 Et le plus faible écrase le plus fort !
 Vous dédaignez celui qui vous adore,
 En souriant vous signez son trépas ;
 Ah ! dites-moi ? peut-on frapper encore
 Le malheureux qui ne se défend pas !

Mais, aura-t-elle le courage de résister à son père, et resterai-je impassible dans un duel si important pour moi... non, sans doute ; moi aussi j'attaquerai mon rival,

mais ouvertement, en bon et loyal militaire... Il me répondra de même, je l'espère, et ma foi!.. le sort décidera entre nous... (*Il va écrire à la table.*) Un cartel, c'est cela... je ne sais quel est mon adversaire, n'importe, Mathias lui remettra ma lettre de provocation, et nous ferons connaissance sur le terrain.

Il se met à écrire.

SCENE V.

GUSTAVE, MATHIAS, Domestiques,
apportant une table servie.

MATHIAS. Doucement, donc... bien... une salière renversée!.. (*Apercevant Gustave.*) Ça n'annonce rien de sinistre, heureusement! et je vois d'ici quelqu'un qui n'aura garde de se plaindre si l'augure n'est pas menteur... M. Gustave, lorsque vous voulez nous surprendre, vous feriez bien de m'en prévenir; tout à l'heure, je vous aurais infailliblement trahi, si je n'eusse vu à votre physionomie que vous ne veniez pas à cette intention...

GUSTAVE. Je rends grâce à ton intelligence et vais en profiter encore...

MATHIAS. Je la mets à votre discrétion, vous pouvez en abuser.

GUSTAVE. M. de Steinberg reçoit un étranger, aujourd'hui ?

MATHIAS. Nous l'attendons, et il y a du mystère, certainement, car nous n'avons pas l'habitude de dîner dans ce petit salon. Mais quelle que puisse être la physionomie de ce nouveau personnage, je vois d'ici qu'elle ne doit pas faire sur l'esprit de mademoiselle la même impression que la vôtre.

GUSTAVE. Tu lui remettras ce billet...

MATHIAS. Ah ! mon Dieu !.. de quel air vous me dites cela... prenez garde, M. Gustave !..

Air : Petit Corsaire.

Dans vos traits, je lis couramment,
 Ne cédez pas à votre envie ;
 Car, chez le plus fidèle amant,
 L'amour finit avec la vie !
 La veille d'un heureux hymen,
 On doit redouter la tempête !
 Il faut attendre au lendemain,
 Si l'on veut exposer sa tête.

Croyez moi, M. Gustave... exposer vos

jours pour tuer vos antagonistes en amour, c'est du luxe ! ce dernier aspirant à la main de la belle Christine ne sera pas plus heureux que le comte Ericson...

GUSTAVE. Quel homme est-ce, que ce comte Ericson ? je ne l'ai jamais vu... M. de Steinberg le recevait mystérieusement, et demeurait enfermé avec lui pendant des heures entières...

MATHIAS. C'est un homme grand, maigre, avec de gros yeux bleus faïence, il porte de longs cheveux, frisés à l'enfant... sa physionomie est celle d'un forbau, ou d'un chef de contrebandiers... mais, à quoi bon parler d'un amant maltraité, qui depuis huit jours n'a pas osé se représenter ici.

GUSTAVE. Qu'importe ? puisque déjà un autre a pris sa place, l'ambition de M. de Steinberg ne sera satisfaite qu'alors que sa fille sera l'épouse d'un des grands de Stockholm... d'ici là mon cher oncle apprendra à me connaître... je n'assisterai pas au triomphe d'un autre ; mon parti est pris, j'attaquerai en duel tous ceux qui oseront se jeter à l'encontre de mon amour ! Christine est mon bien, je le défendrai jusqu'à

la mort... je suis fort sur les armes, malheur à qui s'attaquera à moi !

MATHIAS. Votre assurance me subjugué... au fait, c'est un moyen tout comme un autre, et je vois d'ici qu'il vous réussira... Eh bien ! donc, écoutez : j'ai servi dans mon jeune temps, et vous devez voir à ma physionomie que ce temps est loin de moi .. c'est égal, je veux partager vos périls, vous servir de second ; s'il doit vous arriver malheur, je vois d'ici que je retrouverai assez de forces pour vous venger...

GUSTAVE. Merci, mon bon Mathias...

MATHIAS. Vous acceptez ?

GUSTAVE. Oui, si tu me promets de remettre ce billet à votre nouveau convive.

MATHIAS. Nouveau ou ancien, il l'aura, quel que soit sa physionomie... Mais retirez-vous, il ne faudrait pas que M. de Steinberg vous trouvât ici...

ENSEMBLE.

Air : *Éternelle amitié.* (Ad. Adam.)

Tu promets,
Je promets

De servir mes projets !

Ce projet

En effet

Je le trouve parfait !

MATHIAS.

Pour chasser un rival ,

Ce moyen n'est pas mal.

GUSTAVE.

De triompher ainsi

Sans pitié ni merci ,

Je n'ai point de souci !

MATHIAS.

Oh ! je vois ça d'ici !

Reprise.

Gustave sort.

SCENE VI.

MATHIAS, puis, CHARLES XII.

MATHIAS. Il était bien temps que M. Gustave se retirât, car voici sans doute notre nouveau convive... Que vois-je?... Ericson!.. salut à monsieur le comte... comment se fait-il qu'il ait pu pénétrer jusqu'ici ?

CHARLES. La position était bien défen-

due... heureusement j'étais muni d'un laissez-passer de votre maître...

MATHIAS. Monsieur dîne au château de Steinberg?

CHARLES. Mais probablement... à moins que cela ne déplaie trop à M. Mathias...

MATHIAS. Je n'ai pas le droit de m'y opposer... mais alors; voici une lettre qui vous est destinée...

CHARLES, *la prenant.* Elle ne porte aucune adresse...

MATHIAS. Prenez toujours; le brave jeune homme qui vous écrit, désire, je crois, avoir l'honneur de se rencontrer avec vous.

CHARLES. Que vois-je?.. un duel! parbleu, c'est original!.. voici bien certainement la première fois qu'on m'adresse une semblable supplique...

MATHIAS, *ironiquement.* Il y a sans doute une réponse?

CHARLES. Par la mort Dieu! je la porterai moi-même...

MATHIAS. Bravo!.. il accepte... je vois d'ici que nous débarasserons la terre de cette ingrate physionomie...

CHARLES. Prévenez votre maître...

MATHIAS. Si monsieur le comte est le

Jeune Fille et Roi.

à

convive que l'on attendait, déjà sans doute M. de Steinberg est averti... et tenez, le voici accompagné de sa fille.

CHARLES. Allons, du courage... il s'agit de triompher d'un cœur de jeune fille, et foi de soldat!.. je préférerais avoir à emporter d'assaut une place forte de Russie!

SCÈNE VII.

Les Mêmes, STEINBERG, CHRISTINE.

STEINBERG. Monsieur le comte, ma fille et moi sommes bien sensibles à l'honneur que vous nous avez fait en acceptant notre invitation.

CHRISTINE. Parlez en votre nom, mon père, je ne suis pas sensible du tout...

STEINBERG. Sois raisonnable, Christine, et tourne-toi de ce côté...

CHRISTINE. J'ai bien le temps.

CHARLES. Mon cher Steinberg, épargnez-moi vos complimens; vos fadeurs, il faut y répondre et ce n'est pas mon fort, vous le savez...

CHRISTINE, d part. Je voudrais pourtant voir s'il est jeune, beau, bien fait, s'il mérite enfin la belle toilette que pour lui

je viens de faire... non, décidément je ne le regarderai pas, c'est plus sage... Il n'aurait qu'à me plaire... Gustave en mourrait de chagrin!

CHARLES, *d Steinberg*. C'est cela, faites servir le dîner, ça donne une contenance...

STEINBERG. En attendant si vous causiez avec Christine, je l'ai prévenue en votre faveur, et je crois...

CHARLES. Vous croyez... au fait, je n'en mourrai pas... (*S'approchant de Christine.*) Eh bien! ma belle ennemie, ferons-nous enfin la paix!

CHRISTINE, *se retournant*. Ah! Ericson! par exemple, mon père, c'est une trahison... bien certainement je ne resterai pas ici...

STEINBERG. Vous resterez, Christine, il le faut... je le veux!

CHRISTINE. Soit, mon père... mais il en mésarrivera, je vous jure!

STEINBERG. Mathias, qu'on nous serve... (*Bas.*) Et dans un instant...

Il lui parle à l'oreille.

MATHIAS, *d part*. Il y tient, je vois ça d'ici... Mais patience...

Il sort.

CHARLES. Bravo ! car j'ai faim... l'aveu est prosaïque je l'avoue, mais depuis huit jours que dure cette guerre d'observation, je veux mourir de la mort d'un lâche, si je n'ai pas tout oublié : Gloire, service militaire, et jusqu'aux heures des repas...

CHRISTINE. Cela prouve du moins que monsieur le comte n'est pas amoureux.

CHARLES. Pardieu ! Christine, c'est vous qui rompez la trêve... Quand les hostilités commencent entre vous et moi, j'échangerais volontiers le meilleur cheval de bataille contre l'esprit du plus minee rimailleur de la cour de Charles XII...

CHRISTINE. Alors, vous chanteriez sans doute votre appétit !

CHARLES. Peut-être !..

Air : d'Aristife

Semblable au fort fatigué d'un long siège
 Je capitule et me rends à la fin
 Par des rigueurs vraiment on m'assiège...
 Mon cœur est las de jouer au plus fin
 De vous entendre il a soif, il a faim.
 Pendant huit jours j'ai souffert la famine,
 On vit très mal d'ambour et de dépit
 Et votre aspect, adorable Christine,

Doit excuser mon appétit,
Et votre aspect, adorable...

Vous avez envie de rire..

CHRISTINE. Ah, ah, ah!

CHARLES. Allez, allez, ce que je vous dis est si sot, si ridicule que j'en rirais moi-même, si je pouvais surmonter la honte que j'en éprouve!

STEINBERG. A table...

CHRISTINE, *d part.* Il est original, et je l'aimerais presque s'il n'avait pas la fatuité de prétendre à ma main.

STEINBERG. Goûtons d'abord ce vin de France...

CHARLES. Par ma mère! j'ai juré de ne plus en boire.

STEINBERG. C'est une liqueur bienfaisante qui ranime le courage...

CHRISTINE, *malicieusement.* Et donne des idées.

CHARLES. Va donc pour le vin de France.

Moment de silence.

CHRISTINE, *d part.* La conversation est animée, cela promet...

CHARLES, *d part.* Si je pouvais trouver quelque chose à lui dire... Ah! (*Haut.*)

belle Christine, que pensez-vous d'Alexandre-le-Grand ?

CHRISTINE. Ah ! ah ! ah ! Jamais je ne pense à Alexandre, je me rappelle seulement qu'en lisant sa vie j'en avais peur comme d'un fou, d'un enragé !

CHARLES. C'était pourtant un prodige de courage !

CHRISTINE. S'il eut été aussi sage que vaillant, il eut appris à se commander à lui-même ; avant d'aspirer à gouverner le monde...

CHARLES. Mépriser Alexandre... Mille tonnerres ! vous me feriez damner, Christine.

STEINBERG. Cher comte : de tels sujets conviennent peu à cette petite folle... une femme comprendrait-elle jamais ce qui porte un homme de cœur à affronter les dangers, à mépriser la vie et ses jouissances pour mériter une gloire immortelle.

CHRISTINE. Non, je l'avoue, je n'ai aucune sympathie pour les destructeurs... vous avez beau me faire des signes, mon père, on m'a interrogée, j'ai le droit de répondre... si j'étais roi, je voudrais que mes sujets vécussent pour m'aimer, plutôt

que de les voir mourir en me maudissant...
C'est affreux, les tueurs d'hommes !

CHARLES, *furieux*. Christine !

STEINBERG. Tais-toi, enfant... Noble
comte, à la gloire d'Alexandre !

CHARLES. Bien dit; allons, petite sauvage,
à la gloire d'Alexandre !

CHRISTINE. Je ne boirai jamais à ces gé-
nies malfaisants qui cachent une peau de
tigre sous un manteau royal...

CHARLES. Oh ! (*Il brise son verre.*) Il ne
sera pas dit que j'aurai de sang-froid en-
tendu insulter à la gloire...

Ils se lèvent.

Ai : *d'Yelva*.

CHRISTINE.

Un roi soldat n'entend rien à la gloire
Plus on le craint, plus il se croit puissant
Ose-t-il bien célébrer la victoire
Que tout un peuple acheta de son sang !
Ah ! sur le trône un bon roi je l'atteste,
Fait voir la paix assise à son côté ;
Le conquérant est ainsi que la peste
Un fléau pour l'humanité.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, MATHIAS.

MATHIAS, *entrant*. Quelqu'un est là qui demande monsieur de Steinberg...

STEINBERG, *bas à Mathias*. Maladroit ! quel moment choisis-tu pour exécuter mes ordres ?

MATHIAS. Certes, monseigneur, de loin le meilleur physionomiste peut se tromper.

STEINBERG. Tu est un sot.

MATHIAS. Je ne crois pas...

STEINBERG, *à Charles*. Monsieur le comte, les saillies d'un enfant ne peuvent atteindre votre noble cœur...

CHARLES. Nullement ; j'ai mérité ma défaite par une sortie imprudente ; je réparerai mes torts à la prochaine rencontre... On vous attend, Steinberg, laissez-nous...

Il va boire.

STEINBERG. Christine, il faut disputer avec plus de mesure... entends-tu, mon ange ? Il est brave, riche et noblement né, que peux-tu désirer de plus...

CHRISTINE. Mon cousin.

STEINBERG. Ma fille, vous avez une mauvaise tête, mais si vous oubliez le soin de

votre bonheur, songez du moins à la gloire de votre père...

CHRISTINE. Permettez que je me retire.

STEINBERG. Non; les convenances exigent que tu fasses compagnie à monsieur le comte... Je reviens aussitôt que possible.

MATHIAS, d part. Le tête-à-tête sera peu dangereux, si je suis bon physionomiste.... je vais d'ailleurs en préparer le dénouement.

ENSEMBLE.

Air : de la Lectrice.

Contrainte cruelle !

Hélas ! malgré moi *bis.*

Mon espoir chancelle

Je ne sais pourquoi ?

Steinberg sort avec Mathias.

SCÈNE IX.

CHARLES, CHRISTINE.

CHARLES. Nous sommes seuls enfin...

CHRISTINE. C'est bien malgré, moi, je vous le jure...

CHRISTINE. Christine, ne vous lasserez-

vous pas de me désespérer ! votre père m'aurait-il trompé en m'assurant que vous n'accepteriez pas mes visites avec indifférence.

CHRISTINE. Mon père ne se connaît point à ces sortes de choses ; sans cela il n'eût jamais présenté à sa fille un jeune homme aussi mal élevé que vous... Au reste, il a dit vrai ! vous ne m'êtes pas indifférent, entendez-vous bien comte Ericson ?

CHARLES. Que trop sans doute... mais cette résistance opiniâtre ne fait qu'accroître mes désirs... je vous plairai un jour Christine, il le faut, je le veux !

CHRISTINE. Je le veux, je le veux.... c'est parler en roi, et en roi peu galant... vous voulez me plaire .. eh ! vous auriez trop à faire pour cela !

CHARLES. Le courage ne me manque pas.

CHRISTINE. D'abord, il vous faudrait enlever ces rudes moustaches qui vous enlaidissent encore... si c'est possible !

CHARLES. J'y renoncerai pour vous de grand cœur, j'adoucirai mes traits, Je changerai mes habitudes.., pour vous je ferai tout... L'impossible ! oh ! s'il ne fallait qu'affronter les forces réunies de Russie

et de Danemarck... moi seul, l'épée au poing... je le ferais!

CHRISTINE. Vous êtes fou!

CHARLES. Eh bien! oui, je suis un fou, un extravagant, qui défie une armée, et ne peux résister à une femme...

CHRISTINE. Fuyez alors... ce n'est pas moi qui troublerai votre retraite...

CHARLES. Non, je suis sous le feu de votre artillerie railleuse, et n'ai pas la force de l'éviter... vous aimez à me désoler et je vous en offre trop les moyens... ô Christine, Christine, vous devriez me savoir gré du plaisir que je vous procure...

CHRISTINE. Je n'en éprouve aucun, je vous l'atteste, et ne vous demande qu'une chose...

CHARLES. La quelle ?

CHRISTINE. Votre absence.

CHARLES. Mais si cela m'est impossible!

CHRISTINE. Alors, c'est une tyrannie !.. Vos importunités vont donc recommencer, vous me poursuivrez donc partout... Oh! j'avais le pressentiment des chagrins d'aujourd'hui... cette nuit j'ai rêvé de vous...

CHARLES. Moi de même, Christine, je vous ai vue en rêve, vous me regardiez

en souriant, vous m'e regardiez long-temps et j'étais heureux !

CHRISTINE, *avec méchanceté*. C'était un mensonge ! Je sais mieux quand je veille ou quand je dors sur qui je dois attacher mes sourires.

CHARLES. Comment vous suis-je donc apparu cette nuit ?

CHRISTINE. En cauchemard, monsieur le comte, et insupportable comme à présent.

Air : du Baiser au Porteur.

D'un fol espoir votre amour se prolonge
 A votre audace il n'est rien de pareil
 En vain vos traits me poursuivent en songe
 Ils sont maudits à l'heure du réveil,
 Je vous défends de troubler mon sommeil...
 Mon âme est franche aussi bien que la vôtre
 Comte Ericson, enfin que voulez-vous ?
 Je vous déteste ! et j'en adore un autre
 Si vous l'osez, devenez mon époux !

CHARLES, *ne se contenant plus*. Eh bien oui, je le serai, ne fut-ce que pour te désoler, pour désespérer mon rival... c'est une misérable guerre que tu me fais, Chris-

tine, du moins tu en partageras les malheurs...

CHRISTINE. Ah! monsieur, je vous croyais noble et brave comme un soldat, Mais vous êtes vil et lâche comme un tyran!

CHARLES. Eh! Ne voyez-vous pas que ma tête est perdue... je ne sais ce que j'ai dit... je ne veux rien, rien... qu'une chose, te plaire...

CHRISTINE. N'approchez pas, n'approchez pas.

CHARLES. Méchante fille, mais dis-moi donc comment il faut te faire l'amour...

Il va pour l'embrasser.

CHRISTINE, furieuse. Insolent!

Elle lui donne un soufflet,

SCÈNE X.

Les Précédens, GUSTAVE.

GUSTAVE. Bien, très-bien!.. (*S'adressant à Charles.*) A nous deux maintenant... il vous faut une réparation... je suis prêt à vous la donner... pour épouser Christine il faut d'abord me tuer, moi qui l'aime, moi qui en suis aimé!

CHRISTINE. Bien, très-bien Gustave!

CHARLES, à part. Il a tout vu... oh! quelle honte!

GUSTAVE. Nous sommes soldats l'un et l'autre, tous deux hommes d'honneur je le crois!.. la lettre que je vous ai écrite indique le lieu et l'heure de notre rencontre... je vous y trouverai j'espère...

CHARLES, se retournant. Oui, si tu oses y venir...

GUSTAVE, attré. Que vois-je!

CHARLES, lui prenant la main. Silence, jeune homme, silence! pour toujours... il y va de ta vie...

GUSTAVE. Prenez-la donc, car il m'est impossible de vous céder Christine... quel que soit mon respect pour vous... quels que soient votre rang et votre puissance...

CHRISTINE, toujours furieuse. Du respect, tu es fou! mon cousin...

CHARLES. Qui es tu donc pour me parler avec tant d'audace?

GUSTAVE. Gustave de Hesse! fils d'un brave officier mort en se battant pour le roi.

CHARLES. Par Dieu! mais je te reconnais aussi... (Lui posant la main sur un côté du front.) D'où te vient cette cicatrice?

GUSTAVE. De Narva, où avec une poi-

gnée d'hommes, Charles XII défait les armées de Russie...

CHARLES. Tu dis vrai ! Narva ! oh ! ce fut une belle victoire, n'est-ce pas ? j'y étais... Là, j'appris le rôle de soldat et la véritable dignité de l'homme... par les mille bombes qui nous pleuvaient au visage, donne ta main, frère, car nous avons été baptisés ensemble par le sang...

CHRISTINE, dépitée. Allons, les voici d'accord, maintenant...

CHARLES. Mais, cette blessure était destinée au roi ?..

GUSTAVE. Je me jetai au-devant du coup...

CHARLES. Et tu fis une belle action... certes, Charles XII en serait mort peut-être.

GUSTAVE. Il vivra long-temps encore pour sa gloire, et le bonheur de son pays !

CHARLES. Tu es un brave, Gustave, et cette cicatrice que je touche est un passeport suffisant pour arriver jusqu'à moi, pour parvenir à te battre avec moi, comme je jurerais que tu en as l'envie...

GUSTAVE. Tout à l'heure encore, c'eût été mon désir le plus cher... maintenant, j'y renonce...

CHARLES. Tu refuses !

CHRISTINE, à part. En vérité, je m'y perds...

GUSTAVE. Croiser le fer avec vous, ce serait un crime !

CHARLES. Pourquoi cela, mort Dieu !

Air de Téniers.

Quand le destin nous choisit pour victime,
 Quand ses rigueurs nous suivent en tout lieu !
 Oh ! le duel ne saurait être un crime
 C'est un appel au jugement de Dieu !
 Lors, plus de rang, de titres de puissance
 Et si la loi ne peut nous protéger !
 Sur le terrain l'égalité commence,
 On peut au moins mourir ou se venger !

Ericson, soldat comme toi s'est engagé dans une folle entreprise, il doit en subir toutes les conséquences... je suis un obstacle à ton bonheur... Eh bien ! cet obstacle n'est pas insurmontable.

GUSTAVE. Oh ! s'il ne fallait que du courage !

CHRISTINE. En aurais-tu donc moins que lui !

CHARLES. Pour les préparatifs indispen-

sables dans cette affaire, fie-toi à ma loyauté...

GUSTAVE. Dieu me garde d'en douter !

CHARLES. Nous n'aurons pas de témoins...

GUSTAVE. Soit.

CHARLES. Au vainqueur la main de Christine !

GUSTAVE. Au vainqueur la main de Christine !

CHARLES. Touche là, camarade... dans cinq minutes je serai au rendez-vous.

GUSTAVE. Vous le voulez...

CHARLES. Je le veux !

GUSTAVE. Eh bien ! donc... (*Pièrement.*)
J'obéirai !

CHRISTINE. Enfin, ils se décident...

CHARLES, *allant vers Christine.* Belle Christine, jusqu'à ce jour la victoire a été de votre côté, priez que cela continue, car vrai Dieu ! celle qui fut sans pitié ne mérite pas un vainqueur magnanime...

Air de Wallace.

Au combat, je m'élançe,
Il n'échappera pas !
Une telle insolence,

Jeune Fils et Roi.

Mérite le trépas !

CHRISTINE.

Dans ce péril extrême,
Dieu puissant sois pour nous !
Sauve celui que j'aime,
Je t'en prie à genoux !

Reprise.

Charles sort.

SCÈNE XI.

GUSTAVE, CHRISTINE.

CHRISTINE. Comment cela finira-t-il?..
Gustave, tu ne redoutes pas de te battre
avec Ericson... tu es fort sur les armes,
tu me l'as dit vingt fois... la victoire sera
de ton côté, tu l'espères, tu en es sûr,
n'est-ce pas?.. oh!.. mais, console-moi
donc, tu vois bien que je souffre!

GUSTAVE, *à lui-même.* Un duel... avec
lui! c'est impossible, c'est une illusion...
Christine, je n'ai pas provoqué cet hom-
me... je lui obéis, et voilà tout... Est-il
des malheurs si grands que l'esprit n'y
puisse croire...

CHRISTINE. Du courage, mon ami, il y
va de ton bonheur, du mien... Tu es pâle,

tu trembles... Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi ne suis-je pas un homme ?.. mais je n'aurais pas peur, moi !.. son épée sera-t-elle plus longue que la tienne, son courage plus grand que le tien...

GUSTAVE. Non, mais quelle que soit l'issue de ce combat, notre avenir est détruit, notre bonheur perdu ! Christine, Christine, qu'as-tu fait ?

CHRISTINE. J'ai dédaigné son amour... parce que je t'aimais ! je l'ai méprisé, insulté, parce que je t'aimais, toi, qui m'accuses... et voilà ma récompense !

GUSTAVE. Je ne te fais aucun reproche ; non, non, je suis trop fier de la préférence que tu m'accordas... l'emporter sur Ericson... cette pensée me rend fou ! vois-tu, Christine, dans toute la Suède, toi seule, peut-être, était capable de lui résister...

CHRISTINE. Quel est donc cet homme ?

GUSTAVE. Ce secret, je ne puis le dévoiler... sache cependant qu'Ericson est le premier soldat du monde, le bras droit de notre pays... sans Ericson, les armées de Russie et de Danemarck en se joignant sur notre sol écraseraient la Suède... c'est lui qui a scellé les anneaux de ce cercle de fer qui protège notre territoire...

CHRISTINE. C'est donc un bien grand capitaine ?

GUSTAVE. Si grand, si redoutable pour nos ennemis, qu'attenter à ses jours, c'est compromettre le salut de la patrie !

CHRISTINE. Mais alors, il faut empêcher ce duel, et j'irai s'il le faut...

GUSTAVE. Tout serait inutile... il le veut, reculer est impossible !

CHRISTINE. S'il allait te tuer !

GUSTAVE. Ne crains pas cela, Christine, je combats pour toi, je suis invincible !.. Oh ! s'il restait en moi une pensée d'honneur et de patriotisme, je mourrais plutôt que d'attaquer mon rival... mais non, cette ame ne conserve plus qu'un sentiment, celui qui a détruit tous les autres, celui que tu m'as inspiré... un sentiment d'amour... lui seul guidera mon bras...

Air : Des mains de Melpomène.

Pour accomplir de funestes exploits,
 Je me suis fait le champion d'une femme,
 De l'avenir déjà j'entends la voix
 Dont le timbre immortel vibre au fond de mon
 [amé...]

O mon pays, tu rougiras un jour,

En rappelant ma mémoire flétrie !
 Car je vais vendre et livrer ma patrie !
 Pour acheter un peu d'amour.

Mais, dis-moi, Christine, revenu de ce duel, il me faudra quitter la Suède... auras-tu le courage de partager les périls de ma fuite, la honte de mon exil !

CHRISTINE. Je ne puis croire à ces dangers que je ne conçois pas... mais quel qu'il soit, ton sort sera le mien.

GUSTAVE. Tu le jures...

CHRISTINE. Oui, par notre amour !

GUSTAVE. Je te crois... l'heure s'écoule, il m'attend peut-être ! adieu Christine... au revoir !

Il sort précipitamment.

SCENE XII.

CHRISTINE, seule.

Oui, oui, il sera vainqueur ! j'en ai le pressentiment... c'est égal, il s'est bien fait prier... les hommes sont comme cela, maintenant... mais c'est notre faute ! si nous le voulions bien quel pouvoir serait au-dessus du nôtre !.. Ah ! il faudrait ne pas aimer, et c'est difficile... si nous avions

fait les lois, tout irait bien dans le monde, car nous n'en abuserions pas comme eux... nous nous sommes abaissées jusqu'à la condition de l'esclave... notre main est-elle si faible qu'elle ne puisse soutenir une épée, ou lâcher la détente d'un pistolet...

Air : Je n'ai pas vu ces bosquets.

Pour commander, le ciel fit la beauté,
 Mais, pauvres femmes que nous sommes !
 Soit par faiblesse ou plutôt par bonté
 Souvent nous cédon's tout aux hommes !
 On nous insulte, on le peut sans danger ;
 Voyez alors quels malheurs sont les nôtres !
 Pour nous défendre et pour nous protéger
 De l'un d'entre eux enfin pour nous venger,
 Il faut avoir recours aux autres.

Pour eux, le pouvoir, la liberté ! pour nous, l'esclavage et l'obéissance... c'est par trop injuste ! M. de Steinberg, parce qu'il est mon père, me présente un jeune homme, un être mystérieux que je ne puis souffrir... celui-là, me dit-il, sera ton époux... tu l'aimeras, tu lui sera fidèle... c'est facile à dire... heureusement mon cousin va me délivrer de cet insipide prétendant ; un duel

n'entraîne pas toujours la mort d'un homme, mais Gustave sera vainqueur, sachez-le bien, monsieur le comte, vous renoncerez à votre fol amour, et j'aurai le plaisir d'en être venu indirectement au but que je me proposais... Voici mon père... qu'il m'attaque s'il le veut, je suis sur la défensive!

SCÈNE XIII.

CHRISTINE, STEINBERG.

STEINBERG. Eh bien, Christine, qu'est devenu le comte Ericson?

CHRISTINE. Il est parti... et j'ai tout lieu d'espérer qu'il ne me fatiguera plus de ses visites...

STEINBERG. Que tu es injuste envers lui!

CHRISTINE. C'est possible... mais je le déteste!

STEINBERG. J'espère du moins que tu n'as pas oublié ce que tu devais d'égards à un homme que j'estime... que je reçois chez moi...

CHRISTINE. Je ne sais mon père, si vous blâmez ma conduite, mais je crois l'avoir puni comme il le méritait...

STEINBERG. Qu'est-ce à dire?

CHRISTINE. Cela veut dire mon père, que monsieur le comte peut-être un noble et brave militaire, il faut bien le croire puisque tout le monde s'obstine à le dire, mais en fait d'amour il ne sera jamais qu'un maladroit...

STEINBERG. Achève, tu me feras mourir d'appréhension!

CHRISTINE. Vous l'avez voulu mon père j'ai souffert cette entrevue, j'ai supporté les brusqueries. les expressions soldatesques de votre protégé... ma soumission à vos ordres n'a fait qu'exiter son audace...

STEINBERG. Il se pourrait?

CHRISTINE. Il est devenu insolent... Il fallait me défendre... je l'ai fait!

STEINBERG. Comment cela?

CHRISTINE. Une seule arme était en ma puissance... Il a voulu m'embrasser, je lui ai donné un soufflet!

STEINBERG. Un soufflet!.. au comte Ericson...

CHRISTINE. A lui-même...

STEINBERG. Malheureuse enfant! Tu nous as perdus!

Air : Dieu des bonnes gens.

Tu compromets le nom de ta famille
Et follement tu vas signer ma mort ;
Lorsque je pense au bonheur de ma fille
Quand je fais tout pour assurer son sort.

CHRISTINE.

Il sera doux maintenant je l'espère ,

STEINBERG.

Mais mon honneur le comptes-tu pour rien ?

CHRISTINE.

J'ai cru songer à l'honneur de mon père
En défendant le mien.

Ne craignez rien mon père, notre cause
est confiée à quelqu'un qui la soutiendra
vaillamment...

STEINBERG. Comment ?

CHRISTINE. Mon cousin Gustave était
là... il a tout vu, tout entendu... il me
vengera lui !

STEINBERG. A merveille ! parle Chris-
tine, je n'ai plus la force de l'interroger...
Chaque mot de ta bouche m'annonce un
nouveau malheur...

CHRISTINE. Rien ne peut-il donc vous
rassurer, Gustave est brave ! c'est une jus-
tice que vous lui rendez... Ericson lui-même

en est convenu tout en acceptant le duel...

STEINBERG. Un duel!.. entre le comte Ericson et mon neveu? c'est impossible! Gustave n'a donc pas reconnu son redoutable adversaire!

CHRISNINE. Si mon père, ils ont combattu ensemble à Narva, ils ont parlé avec enthousiasme de cette bataille... je dois même avouer qu'il était sur le point de rétracter sa provocation, c'est Ericson qui s'y est opposé... Ils doivent être sur le terrain maintenant.

STEINBERG, *d lui-même.* Jouer sa vie contre celle d'un soldat... oh! ce trait est digne de lui!

CHRISTINE. Gustave l'emportera sur lui, il me l'a promis, et je veux le croire... car je serai la récompense du vainqueur, ils l'ont juré tous deux...

STEINBERG. Pauvre enfant! il m'en coupe de t'arracher ta dernière espérance... oh! je suis coupable envers toi, j'aurais dû te prévenir, tu n'aurais pas sacrifié ainsi notre fortune, notre rang, notre existence, si tu eusses connu le comte Ericson.

CHRISTINE. Pourquoi alors m'en faire un secret... Ericson n'est pas son nom, je

le sais... quel est donc cet être mystérieux?

STEINBERG. C'est... oh! tu ne le sauras que trop tôt...

SCENE XIV.

Les précédens, **MATHIAS.**

MATHIAS, *arrivant tout troublé.* Monsieur de Steinberg... Monsieur de Steinberg... Les gardes royales entourent le château... Charles XII en personne vient vous rendre visite...

STEINBERG, *d part,* Le roi... Je m'en doutais... Nous sommes perdus!

CHRISTINE, *d elle-même.* Le roi... ici... il vient à propos... car je vous déclare, mon père, que quelle que soit l'issue du combat entre mon cousin et cet étranger, plutôt que d'être l'épouse d'Ericson J'irai me jeter aux pieds de Charles XII...

STEINBERG. Fais-le donc... car c'est là notre dernière ressource...

SCÈNE XV.

Les Pécédens, **CHARLES XII**, Seigneurs, et Gardes.

UN GARDE, *annonçant.* Le roi!

CHRISTINE. Le roi..

STEINBERG, à Charles qui entre. Sire, Grâce pour moi, grâce pour ma fille!

CHRISTINE, reconnaissant Charles. Ah!

CHARLES. Relevez-vous Steinberg... vous avez des torts peut-être... Je les pardonne... Mais que les vrais coupables n'espèrent rien de moi... L'un d'eux est déjà puni, l'autre va l'être...

CHRISTINE. Oh! mon Dieu! Gustave est mort!..

CHARLES. Steinberg, le mariage projeté entre votre fille et le comte Ericson ne peut avoir lieu... j'ai fait choix pour elle d'un autre époux... qu'elle s'attende à recevoir bientôt comme tel le baron d'Holbein mon premier aide de camp...

CHRISTINE. Sire...

CHARLES. Ce mariage se fera, je le veux.

CHRISTINE. Sire, j'avais juré de n'avoir pour époux que mon cousin Gustave de Hesse, lieutenant de vos gardes...

CHARLES. Et moi je jure que vous oublierez ce nom, Christine, car il n'existe plus pour vous... Gustave de Hesse est un audacieux qui a voulu s'attaquer à son roi, il a reçu le châtiment qu'il méritait.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, GUSTAVE.

On annonce le baron d'Holbien, Gustave entre précipitamment, Charles impose silence à Steinberg qui va pour se récrier, il prend Gustave par la main et va le présenter à Christine.

CHARLES. Christine, refuserez-vous l'époux que Charles XII vous présente ?

CHRISTINE, *sans se retourner*. Oui, sire.

CHARLES. Folle que tu es ! Mais avant de refuser, regarde donc ?

CHRISTINE, *se retournant*. Gustave !

GUSTAVE. Christine ! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*) Ah ! sire, c'est vous venger dignement ! c'est vous venger en roi !

GUSTAVE, *à Steinberg*. Monsieur de Steinberg, daignerez-vous consentir ?

STEIBBERG. C'est avec plaisir que j'obéis aux ordres du roi...

MATHIAS, *à part*. C'est égal, je vois d'ici qu'il aurait préféré le comte Ericson... quoiqu'il ait une physionomie bien trompeuse !

CHARLES. Eh bien ! Christine, suis-je encore votre *cauchemar* ?

CHRISTINE. Oh ! sire , onblions le passé
j'en suis toute honteuse !

CHARLES. Cependant...

CHRISTINE.

Air : Le beau Lycès

Mon cœur n'a pas été le maître
De réprimer un tel transport
Il fallait vous faire connaître
Je n'aurais pas frappé si fort...

CHARLES.

L'affront existe, il est infâme !
Vous le savez, l'honneur réclame
Des droits qu'on ne peut refuser...

CHRISTINE, souriant.

Je pourrais bien vous apaiser...

CHARLES.

Comment cela ?

CHRISTINE.

Près d'une femme
On se venge par un baiser.

CHARLES, lui prenant la main. Christine,
j'ai joué auprès de vous un rôle bien ridi-
cule... vous avez ri de moi, vous avez bien

fait... mais que ceci reste entre nous...
(Il l'embrasse et se retourne vers sa suite.)
 Messieurs, voici le premier et dernier
 hommage que j'accorderai à une femme...
 car, l'histoire doit dire un jour : Charles
 XII n'a jamais aimé... Ma maîtresse à
 moi, c'est la guerre! ma fiancée, je la trou-
 verai sur les champs de bataille, elle me
 couronnera dans les houras de la victoire!
TOUS. Vive Charles XII!

ENSEMBLE.

Air : de Lestocq.

Aux combats *bis.*
 Méprisons les tendres débats
 Des faibles jeux
 Des amoureux!
 Ne sont point fait pour des soldats.

Reprise.

Tableau. — Le rideau baisse.

FIN.